

Forum

Dépolitisation de la critique sociale ?

2^e partie (suite de la page 24)

Thomas Lamarche :

Manifestement, nous avons eu pas mal de prises de positions sur des questions de technophobie et de technophilie. Un des éléments importants me semble être une montée de la technophilie. La technique est plus et mieux acceptée ; c'est vraisemblablement un des éléments essentiels du retournement. Cette forme de retournement est peut-être liée, elle aussi, à la critique sociale qui s'est transformée. La critique sociale est moins politique. Cela s'explique certainement par l'évolution des formes de politisation de la société. On aboutit notamment à une critique plus consumériste ; en effet, nous, consommateurs des technologies, nous coproduisons la technique, coproduisons le réseau, coproduisons l'informatique et du coup cela rend la critique beaucoup moins forte. Dans ce second tour de table, je vous propose d'aborder la place de la critique.

Emmanuel Videcoq :

Je voudrais réagir à ce qui a été dit sur la relative technophilie qui aurait habité *Terminal* à son démarrage avec la séquence de débat sur "Informatique et société". Ce que je crois c'est qu'à l'origine du CIII et de *Terminal*, il y avait un certain malaise de personnes qui militaient dans des organisations et dans des syndicats qui ne prenaient pas en compte l'importance de la technologie informatique pour la société future.

On a donc été amené à constituer le CIII sur cette question de l'informatisation et aussi cette question de l'informatique, en sachant qu'en France on a tendance à substantiver les choses, y compris le mot informatique. Ce mot est à la création d'un néologisme qui correspond à deux mots en anglais : *computer science* et le traitement des données *data processing* qui sont beaucoup plus pragmatiques et que l'on a substantivé. On a eu aussi tendance à faire de l'informatique un "leviatan", un monstre à la fois positif et négatif et à surévaluer l'importance du facteur technologique dans ses rapports avec la société.

Par ailleurs on n'a pas été suffisamment pointu sur l'importance qu'a eu cette technologie dans la transformation et la mutation du travail. On a essentiellement focalisé à l'époque sur la question de l'emploi sans voir quelle était la signification de la montée du travail immatériel, y compris les potentialités positives que peut avoir Internet. Je vis tous les jours avec les questions des militants sur la question de la gratuité. Qui aujourd'hui envoie

encore des convocations sous enveloppe ? La technologie informatique a complètement transformé les processus de travail en raccourcissant les choses. Elle a mis à l'ordre du jour un élément utopique que l'on n'avait absolument pas envisagé dans les alternatives que l'on avait étudiées qui est la question de la gratuité.

On est dans le même temps, à mon avis, passé aussi à côté des rapports de forces qui se sont constitués dans la conception même de l'informatique avec la question du libre, avec la question d'Internet dans les relations entre constructeurs. Il est vrai que, moi syndicaliste chez un constructeur, intervenant dans *Terminal* sous un pseudonyme, parce que je ne voulais pas compromettre ce que je faisais syndicalement, finalement je défendais, de fait, les intérêts d'un constructeur, et les intérêts des salariés des constructeurs, contradictoirement. Et je n'avais pas du tout pris conscience de l'idée du développement du libre, de la lutte pour l'accès aux sources de la communauté scientifique qui aujourd'hui détermine de manière essentielle les alternatives en informatique. Les alternatives, entre guillemets, car il y a plusieurs types d'alternatives et sur ces points avec un modèle un peu centraliste, un peu syndicaliste, on est passé à côté.

On a lutté très fortement contre la carte d'identité informatisée. La gauche avec Gaston Deferre l'a supprimée et quand la droite est revenue au pouvoir, elle l'a réinstallée. C'est sous le gouvernement Jospin que l'on a rendu la carte d'identité informatisée gratuite et qu'à partir du moment où elle a été gratuite, il y a eu des semaines d'attente, tout le monde voulant avoir une carte d'identité *new look*. C'est devenu un phénomène de masse alors qu'au démarrage, je vous le rappelle, on était dans une optique de résistance, on gardait les vieux papiers non digitalisables et l'on refusait d'avoir la carte plastifiée. Actuellement, la droite a de nouveau un projet pour resserrer le dispositif : la carte d'identité biométrique.

Jacques Vétois :

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec l'analyse d'Emmanuel Videcoq sur les logiciels libres. C'est vrai qu'à l'époque avec notre vision de militants un peu marxiste pur et dur, on regardait, un peu amusé "les divagations" de Carlos Derbez quand il s'exprimait sur ses projets de machines molles. D'autre part, on avait quand même une vision de l'informatique différente, il suffit de relire certains articles qui sont parus dans *Terminal*.

On a même créé une association pour une informatique différente. L'idée était que chacun pouvait modeler son propre système d'ordinateurs. Je ne suis pas satisfait de Windows alors je refais mon propre système pour que cela marche bien, tout seul ou bien avec seulement ce qui me plaît. Or aujourd'hui l'informatique libre actuelle, ce n'est pas cela du tout. L'informatique est partie de Linux, et Linux est unique, on l'a un peu adaptée, mise au goût du jour parce qu'il y a une concurrence avec Windows et Macintosh, on a mis des interfaces mais on ne peut pas dire que ce soit de l'informatique différente. En fait comme le dit Emmanuel, c'est de l'informatique gratuite, mais le gratuit n'est pas une informatique différente ni alternative. Donc la réflexion que

l'on avait à l'époque, même si elle nous apparaissait un peu utopique, elle s'inscrivait surtout dans "quand ce sera le socialisme on rasera gratis, mais on rasera différemment", et on aura un monde où existera une technologie différente. Je continue de penser que c'était une démarche qui était juste dans notre optique politique de l'époque. À part cela, nous avons été un des rares journaux en France à publier en 87-88 une traduction de la *GNU public licence* en français. À l'époque, je suis sûr qu'il y a eu peu de journaux et de revues qui l'ont publiée et qui ont parlé des logiciels libres GNU. On n'était pas très branché sur ce qui se passait aux États-Unis, mais on arrivait à se tenir un peu au courant.

La deuxième chose c'est le fait de dire qu'on surévalue le facteur technologique, mais il y a vingt ans quand les écologistes disaient les ressources sont limitées il faut en tenir compte, on rigolait et ce sont eux qui avaient quand même raison. Malgré leur échec politique, ce sont eux qui ont raison et les problèmes, on constate qu'ils sont devant nous. Quand on disait, et je continue à le dire d'ailleurs, que la technique pose un problème à la société, qu'il faudrait essayer que la société contrôle l'évolution de sa technique, je pense que nous avions raison. L'heure actuelle qui est de dire la technique on n'y peut rien, tout ce qu'il faut c'est que tout le monde ait le PC haut de gamme et le câble haut débit pour pouvoir soit travailler, soit jouer ; je pense que c'est une vision un peu syndicaliste des problèmes de la société.

Guy Lacroix :

Je voudrais revenir sur le début de *Terminal*. J'avais vécu une expérience extrêmement enrichissante, celle du Comité Sahel. Ce groupe qui s'était constitué avec les premières sécheresses en Afrique, avait réuni des individus de tendances très différentes puisque que cela allait du PS aux maos, en passant par les trotskistes et le PC. Ces gens avaient réussi à mettre entre parenthèses leurs différences idéologiques pour travailler ensemble, parce qu'ils connaissaient bien l'Afrique. J'ai retrouvé cet état d'esprit à *Terminal*. J'y ai découvert un espace de respiration où l'on essayait de faire passer l'analyse de la réalité avant le discours idéologique. Je me répète, mais c'est un point extrêmement positif.

Peut-être même assez original, à une période lourdement marquée par une idéologisation intense des discours critiques. Autre caractéristique importante qui découle en partie de la première : la volonté de ne pas simplifier. Nous n'avons pas perdu de temps autour des grandes oppositions en noir et blanc du type la technologie c'est l'enfer, ou au contraire, l'informatique c'est le paradis. Même si on a donné la parole à ces deux tendances. Aujourd'hui, j'entends souvent dire que le débat sur les technologies de l'information est clos parce que l'informatique aurait été digérée par la société. Je suis à la fois d'accord et en totale opposition avec cette assertion. D'accord sur le constat de la banalisation de l'informatique. Cependant, n'oublions pas que l'informatique reste un redoutable instrument de contrôle social. Je crois surtout que nos sociétés n'ont toujours pas pris conscience de la profondeur des transformations auxquelles l'évolution des TIC va conti-

nuer à les affronter : transformations du travail, des groupes sociaux, du quotidien, mais aussi des identités.

Ce dernier point est presque totalement sous-estimé. Pourtant l'ordinateur s'est peu à peu imposé comme un référentiel pour penser l'identité de l'homme. J'en prendrai comme symptôme la marginalisation de la psychanalyse. La réussite du coup d'état corporatiste des médecins et des hygiénistes sur le psychisme des Français a eu lieu dans l'indifférence totale d'une presse et d'un monde militant pourtant preste à s'indigner. Cela nous montre que tout ce qui concerne l'encadrement de la subjectivité commence à être repoussé dans un "impensé" (pour reprendre le terme de Pascal Robert). Implicitement, on se réfère à un modèle extrêmement cadré qui s'inspire de la machine. Non pas de la machine de papa avec ses cames et ses rouages, mais une machine "à traiter l'information" suffisamment souple et adaptable pour donner l'illusion de "la vie" en imitant les "comportements". Cela permet à nos docteurs Knock d'éliminer la question cruciale des affects. Autour des technologies de l'information s'est constituée une vulgate "comportementaliste" pré-totalitaire qui, en appréhendant l'homme comme un objet technologique vise à l'adapter aux changements constants des techniques. Enfin, je voudrais dire un mot sur la thématique "informatique et liberté"...

Je me suis toujours senti mal à l'aise avec ce thème : c'est le tonneau des Danaïdes. Un combat ingrat qui n'en finit jamais. C'est aussi un combat ambigu de régulation, qui, en fin de compte, aide aussi le système à survivre dans ce qu'il a de négatif. Néanmoins, c'est une action fondamentale et nécessaire pour conserver le peu de liberté qu'il nous reste face à la voracité des grands appareils publics et privés. Cette perspective démocratique, cette éthique modeste du moindre mal axée essentiellement sur la défense de l'individu, est un des traits importants et une des constantes de *Terminal*. Il en constitue le noyau le plus large et le plus stable.

Michel Burnier

Oui, la technologie informatique a été absorbée par la société, et il aurait été absurde de croire que les techniques étaient au-dessus ou à côté de la société. Mais pour moi, l'informatique n'est pas une technologie banale. J'entends par informatique le fait de numériser, de créer un métalangage qui permet de donner une référence commune à toute situation humaine et même bientôt biologique. C'est là l'accomplissement du projet scientifique occidental qui est de réduire la réalité à un certain nombre de canons, d'équations. Ce projet scientifique continue de fonctionner par ailleurs puisque les physiciens cherchent, par exemple, des équations fondamentales du fonctionnement des forces dans l'univers.

J'ajouterais deux choses rapidement : premièrement, la numérisation réduit toute réalité à un même système d'élaboration, de construction, de reconstruction, qui permet, comme l'a dit Alain Minc un jour, de bétonner, de réorganiser, de pétrifier les organisations. Ceci en parlant un peu vite et sans sous-estimer les avantages économiques que cela comporte. Deuxièmement, la numérisation permet l'accélération des tendances qui je

crois étaient implicites. La vision à travers la technologie permet de voir comment un certain nombre de phénomènes se sont amplifiés.

Pour faire bref et conclure sur la question du travail ludique, non ludique. Je suis d'accord avec Jean-Pierre Durand pour dire que le travail reste une chose pénible, à condition que l'on définisse aussi le travail en terme du travail du XIX^e siècle, c'est-à-dire du travail industriel qui existe encore. Mais le travail ludique dont je parle qui est un concept un peu provoquant évidemment, sert à dire : aujourd'hui l'essentiel du travail n'est certainement plus dans l'usine, dans les grandes usines administratives. Si à l'époque je suis entré à *Terminal* c'est parce que j'enquêtai sur les nouvelles usines administratives à La Défense. Aujourd'hui, le grand phénomène amplifié par l'informatisation c'est le recouplement des activités professionnelles, des activités privées, la disparition de l'entreprise traditionnelle et la généralisation de la productivité à tous les secteurs de la vie sociale, y compris de la vie psychologique.

En résumé, je me souviens qu'à *Terminal* le débat avait eu lieu, notamment quand Emmanuel Videcoq avait voulu donner un tour plus politique à la revue (il y a même eu à *Terminal* le sous-titre de revue écologique). Si du moins je tire un coup de chapeau à son intérêt pour la psychanalyse, l'écologie et la politique, je dis néanmoins que le thème de l'informatisation ou de la numérisation reste à mes yeux tout à fait central dans l'éclairage que l'on peut donner sur cette société et me paraît beaucoup plus pertinent que de l'étudier du point de vue strictement de l'usine ou de la vie privée.

Daniel Naulleau :

Je voudrais préciser trois points. Jacques se réfère souvent au marxisme, ce n'est pas ce qui nous caractérise. Ce qui nous unit, c'est le fait que la technique informatique n'est pas neutre. C'est notre point d'accord plus que des analyses politiques *a priori* puisque l'on a des origines philosophiques et politiques différentes.

Ensuite, ce qui n'a pas été assez souligné sur la fonction de *Terminal*, c'est le réseau que l'on a créé : il y a quand même des dizaines de personnes qui ont compté et participé à la revue. Même si certains n'y ont jamais écrit, cela reste une revue qui a réuni beaucoup de personnes et d'articles de collaboration. Quand on en fait la liste, on se rend compte qu'il y a environ trois cents personnes qui ont écrit dans la revue.

Le troisième point, ce sont trois exemples qui m'ont marqué concernant le changement de la critique sur la technologie. Le premier exemple c'est Dominique Desbois qui nous l'avait fourni. Il décrivait l'utilisation des premiers micro-ordinateurs dans la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud où l'article démontrait que grâce à la mobilité de la micro-informatique, on pouvait faire des revues clandestines. Dans le même ordre idée, les premiers Minitels ont été utilisés par Solidamosc en Pologne pour un usage complètement alternatif, que la censure ne pouvait pas comprendre puisqu'elle ne savait même pas que les Minitels existaient. Et puis le troisième exemple qui a compté dans la revue, concerne le serveur Minitel que l'on avait organisé :

3615 ALTER qui s'est développé au moment du mouvement des infirmières et qui a vécu une dizaine d'années.

Michèle Descolonges :

Je voudrais revenir sur un point : la technique nous permettrait de penser l'humain ? Et je voudrais le dire sur deux registres.

Ce qui m'avait frappée dans les travaux que j'ai menés sur le rôle de l'électricité en Union soviétique, c'est que l'électricité a été aussi une manière de penser l'humain. C'était le plus remarquable, la substitution du discours technique et politique, c'est-à-dire qu'au bout de quelques années au lieu de parler politique, il était parlé technique. Ainsi parler technique, c'était une manière de signifier son assentiment à un registre politique. De ce point de vue nous sommes dans la même situation. Dans les deux cas, dans des sociétés dites modernes, il y a eu une rupture d'avec les sociétés qui se seraient référées à Dieu, à la religion, qui offraient effectivement des cadres de pensée de l'humain. La technique se serait substituée à la religion offrant un cadre de pensée de l'humain.

Je pense que l'on a insuffisamment travaillé sur ces registres avec l'informatique, mais cela nous révèle aussi des modes d'exister en société. Les termes de télépathie, d'ubiquité, continuent d'être utilisés sur les réseaux. Depuis plusieurs années, ils irriguent les discours sur les TIC, aussi bien dans les publicités que sur les sites. Y compris les sites militants soulignent qu'il nous deviendrait possible de démultiplier la compréhension ou l'intercompréhension des uns avec les autres (c'est la télépathie) et que cela nous permettrait d'être et d'agir ensemble et un peu partout (c'est l'ubiquité).

Il faut aussi raisonner en terme de mode d'être en société, c'est-à-dire de relations sociales attendues. Sur un plan anthropologique, on peut dire que les usages des TIC et les discours qui les sous-tendent, révèlent une dimension fusionnelle à l'œuvre dans les relations sociales.

On parle plus volontiers d'individualisme, mais si, par exemple, on examine les usages du SMS, on constate combien ils favorisent la fusion relationnelle – c'est-à-dire être dans/chez l'autre en permanence. Sur ce sujet, il y a tout un débat politique qu'il serait nécessaire d'avoir. J'ai parlé de la fusion, mais on pourrait aussi parler de l'ubiquité, de ce rêve de toute puissance en lien avec l'innovation qui aujourd'hui est une valeur tellement mise en avant que ce soit dans les entreprises ou plus généralement dans les processus mondiaux.

Jean-Pierre Durand :

À propos du rôle technique dans le travail, cela a été dit mais il faut le répéter : les techniques ne sont pas neutres et dépendent largement de l'utilisation que l'on en fait. Mais pas seulement, il y a des possibilités redoutables et je reviens à la question du travail en réseau. Ce qu'il y a de formidable avec le travail en réseau et l'informatique, c'est qu'il est possible de travailler en temps et lieu différé et ceci, je pense que c'est la vraie révolution et cela n'a rien à voir avec le ludique. Je regrette mais si l'on veut à tout prix que le relationnel

devienne intéressant et ludique, je dis non. Il y a du relationnel que je ne souhaite pas développer, mais que je suis contraint de déployer en particulier avec ce fameux réseau qui fait que je suis tenu de rendre un certain nombre de résultats, sans être présent mais dans un certain délai. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec le travail en temps et lieu différé, c'est que l'on travaille tous en temps masqué. Bientôt aussi dans le métro quand ils installeront des antennes. C'est le risque, on aura un travail permanent et je ne vois pas ce qu'il y a de ludique, on sera pratiquement au travail dix-huit heures par jour, cela s'appelle l'astreinte dans certains métiers et tu es très mal payé.

Dominique Desbois :

Un aspect qui me plaisait dans *Terminal*, c'était la position sur la neutralité de la technique. On niait cette neutralité, cela m'a d'ailleurs permis de découvrir les travaux d'André Vitalis, et son livre *Informatique, pouvoirs et libertés* qui a contribué à mon initiation, sur ces questions. En même temps, sur les fondements, quand on lit le bouquin de Vitalis, d'un point de vue cheminement intellectuel, on est amené à lire Jacques Ellul, en particulier *La technique ou l'enjeu du siècle*⁹. Et dans une seconde étape, j'ai découvert le travail d'Habermas sur la question de la technique et de la science comme idéologie¹⁰. Cet apprentissage intellectuel d'une réflexion critique sur la technique et la science m'a amené à lire puis relire le texte de Marx sur la critique de l'économie politique. Il fait la critique du développement des forces productives, de l'autonomie des forces productives et il insiste bien sur l'autonomie de la science et de la technique comme force productive.

Emmanuel Videcoq :

Je pense que profondément, *Terminal* était "éllulo-marxien". C'était des influences contradictoires, il y avait des considérations élluliennes, je ne sais pas si Éllul s'alimentait ou non de Heidegger, mais il y a eu une influence éllulienne très importante qui a donné une connivence ensuite avec le courant écologiste.

Dominique Desbois :

Il y avait aussi le fait que la technique me paraissait toujours un instrument de pouvoir. Dans mon travail avec la Cimsa, j'étais confronté aux systèmes de commandement. Toutes ces questions ont mûri et quand j'ai été délivré des obligations de réserve, c'était le moment de cette histoire de "Guerre des étoiles". À ce moment-là, on a eu une réflexion sur la technique comme instrument de pouvoir, et la question de son contrôle démocratique, du contrôle du complexe militaro-industriel. On avait sorti un article conjointement dans le *Monde diplomatique* et dans *Terminal* sur la tentative d'OPA des militaires sur la 5^e génération d'ordinateurs et les fausses promesses de

9. *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand colin, 1954 réédition Économica, collection Classiques des sciences sociales, 1990.

10. Jürgen Habermas, *La technique et la science comme idéologie*, traduit de l'allemand et préfacé par Jean-René Ladmiraal, Paris, Gallimard, 1978.

l'intelligence artificielle et je pense que la question du contrôle démocratique était au centre de notre réflexion. Il m'a toujours semblé que dans *Terminal*, l'utilisation de la technique pour les luttes sociales était un peu utopique. Je suis assez pessimiste de ce point de vue, ce qui m'a semblé important au sein de *Terminal* c'était la qualité et l'attention portée au processus d'informatisation dans le travail, parce qu'il y a eu des documents intéressants qui se sont accumulés dans la revue, sur la question du contrôle d'identité, du contrôle social.

Pour terminer, maintenant que mon travail est celui d'un ouvrier-statisticien, je pense que l'information, la collection d'informations familières de façon générale et globale et son utilisation pour la gestion de l'économie ou la gestion du social n'est pas illégitime. Ce qui est important, c'est l'attention portée aux conséquences pour les individus. En tant que statisticien, je ne peux pas être contre l'accumulation de connaissances sur la société, sur les entreprises, etc. L'information, c'est aussi une manière de se permettre de connaître des choses sur la société, de ce point de vue je ne peux pas être contre une certaine généralisation des processus de collecte d'informations pourvu que ceux-ci soient contrôlés démocratiquement.

Emmanuel Videcoq :

À un moment donné dans *Terminal*, il y a eu la tendance Jean Chesneaux qui disait qu'il y a eu une réification complète des choses parce qu'on réduisait la réalité des choses au 0 et au 1. Je considère que ces propos sont une totale connerie, parce qu'aujourd'hui, on voit bien que l'informatique est communicante et ce n'est pas la notion informatique et scientifique d'information qui détermine les choses.

Pendant, si on voit sur Internet ou sur autres choses, y compris l'ensemble des données que sont la musique, le cinéma, etc., il y a fusion avec l'ère de la communication et c'est cet aspect qui fait que les gens travaillent jour et nuit sans s'en rendre compte, parce que le processus de numérisation a complètement banalisé les processus de médiatisation, les processus de communication, les contenus. Aujourd'hui la question de la numérisation s'adresse à toutes les questions des contenus qui relancent la question des droits de propriété devenus un problème politique numéro 1, qui relance la question de la gratuité.

Ce sont des questions politiques nouvelles que l'on n'avait pas appréhendées au moment où l'on s'intéressait à la mémoire de l'ordinateur qui codait des 0 et des 1 parce qu'on est parti effectivement de cette conception très *hardware* des choses et pas de cette conception sociale. Je ne crois pas que la conception complètement *hardware* des choses implique une rigidité telle que ça viendrait modéliser et contraindre le réel comme on a pu le dire à un moment donné. Je ne regarde plus maintenant la numérisation comme un phénomène d'une rigidité absolue comme j'ai pu le voir dans le passé.

■
(suite à la page 113)